



Renaud Camus

tome par an, s'imposant comme le cœur de sa traversée en solitaire.

Souvent ronchon, recensant les incorrections langagières des speakers de la TV, la muflerie des administrations et le mauvais goût des architectes modernes, Camus a pu évoquer le « Manuel du savoir-vivre » de la baronne Staffe ou les rapports d'inspection de Mérimée. Jusqu'à ce qu'il tombe amoureux d'un château Renaissance tapi au fond du Gers, dans le fief encore actif des Montesquiou, où il fait la folle de s'installer, malgré les éboulis, les fuites et l'endettement.

Soudain, sa vie retrouve, sinon la grâce des jeunes années, du moins une forme de grâce monacale. Sacrifiant tout à ce château qui, la nuit, lui rappelle la Villa Médicis, où il coula de beaux jours aussi consignés dans son Journal, il en vient à recenser avec un rare stoïcisme les preuves de son insuccès littéraire ou à méditer avec mélancolie sur la rareté de l'amour, avec un romantisme sans violon qui faisait déjà le prix d'« Esthétique de la solitude ».

Certes, il a fallu négocier l'ouverture de chaque fenêtre avec les Monuments historiques et lire en grelottant à la bougie ; mais de cette base chèrement acquise, l'« honnête homme » fourvoyé au siècle du Web, qu'il utilise par ailleurs, domine un Gers décrit avec la délicatesse d'un Gracq sexué qui, au lieu de traquer les micas feldspaths, prendrait subitement la route pour disparaître dans les vapeurs d'un bain parisien, malgré la « pierre » qui vrille ses reins.

C'était Alceste qui dominait dans les années 80. Il y a désormais du Quichotte dans ce chevalier sans armure, parlant à son donjon comme l'hidalgo à sa Rossinante, pourfondant les moulins au nom de ses normes – lui qui est forcément une exception ! –, voulant partout rétablir les règles, la grâce et le ton de la *douce France*.

Faut-il rire quand il soupçonne son éditeur – Dieu sait pourtant... – de truquer à la baisse ses chiffres de vente ? Ou lorsque, « incurablement poli et digne descendant des Français de Fontenoy », il suggère à son partenaire d'un soir de jouer le premier ? On jurerait que oui en voyant surgir, au milieu de ce long cri contre l'avachissement et l'américanisation, la silhouette glorieuse de « Tom-Boum-Boum Johnson », un boxeur noir. Impalpable, l'humour à froid de Renaud Camus a des traits keatoniens.

Quand tout ce qui s'écrit aujourd'hui aura passé, dans cette longue déploration d'un peuple se voyant décliner, on reparlera de ce curieux solitaire, aussi libre et désolé que Stendhal et Léautaud, capable comme eux de faire entrer le monde entier – de la Bosnie à la comtesse de Paris – dans le volume de son ego. ■

« Graal-Plieux. Journal 1993 », de Renaud Camus (POL, 218 pages, 135 F) ; « Etc. (Abécédaire) », chez le même éditeur.

Une traversée en solitaire

L'auteur

Né en 1946 à Chamalières (Puy-de-Dôme), licencié en philosophie, en droit, en lettres, Renaud Camus est, depuis « Passages » (1975), fidèle à Paul Otchakovsky-Laurens, alors éditeur chez Flammarion. Son œuvre se subdivise en romans, journaux, miscellanées (« Notes sur les manières du temps », POL, 1985), élégies et topographies (« Onze sites mineurs pour des promenades d'arrière-saison en Lomagne », POL, 1997). Inventeur de la bathmologie, « science » des degrés du jugement, il organise des expositions dans son château et un festival de musique à Lecture (Gers). La rumeur le dit prochain candidat à l'Académie française.

JOURNAL – Renaud Camus est un « honnête homme » fourvoyé au siècle du Web. Dans son donjon du Gers, il attise ses méditations d'un bel humour. **PAR CLAUDE ARNAUD**

Henri Raczymow faisait part, voilà cinq ans, de la mort du grand écrivain. En l'occurrence, il s'agissait moins du génie de soi et pour soi que d'un « modèle » de gloire littéraire récompensant un univers, une singularité stylistique ou une extrême liberté personnelle, la fade, volatile et interchangeable notoriété l'ayant partout emporté.

Sans doute les hommes, comme les produits, s'allègent-ils pour mieux se vendre. Dans les recoins de cette ex-grande puissance littéraire persistent néanmoins, qu'ils s'appellent Michon ou Quignard, d'étranges incorruptibles dont l'ordinateur reste éveillé toute la nuit et dont la vie continue à tenir à un peu d'encre.

Renaud Camus – rien à voir avec Albert –, on le lui reproche assez dans sa campagne – s'est fait connaître il y a vingt ans avec « Tricks ». Adoué par Roland Barthes – c'était alors Reims et les saintes ampoules... –, l'ouvrage livrait en rafales les mille aventures masculines de son auteur, bien avant que Harry Mathews en fasse autant avec ses manœuvres. Hors quelques incursions dans le roman, jugées par lui-même inégales, Camus n'a pas dévié depuis, persistant à traiter son lecteur en intime, le Journal en particulier, qui sort à un rythme inégalé d'un